

— Hélas ! puisque personne ne veut me marier au pauvre Zullino, je suis bien forcée de renoncer à lui ; mais je ne serai jamais la femme d'un autre.

— C'est ce que nous verrons. Monte sur ton âne, et partons.

Agata courut embrasser son amant, revint carasser son père, puis elle sauta sur son âne et prit la route de Catane, où elle fit son entrée avant la nuit. Ainsi finit son premier accès de demi-folie ; mais de même que le grand Don Quichotte de la Manche, elle avait encore de fort belles aventures à courir.

PAUL DE MUSSET.

— *Le National.*

(À continuer.)

### Critique.

#### LA BIBLE EN ESPAGNE (1).

« Borrow, disait à notre voyageur le secrétaire de l'ambassade anglaise, M. Southorn, vous êtes toujours prêt à tout événement, et vous accueillez du plus grand sang-froid tout ce qui vous arrive, comme une chose parfaitement naturelle. Jamais homme ne fut plus propre que vous à courir le monde. » Cet hommage, il est en effet difficile de le refuser à un missionnaire biblique dont nous vous racontions naguère les premiers voyages. Investi de fonctions excentriques et jusqu'à certain point périlleuses, nous ne le voyons pas sans surprise et sans une certaine admiration sillonner l'Espagne dans tous les sens, précédé ou suivi par sa cargaison de Bibles protestantes ; tantôt imprimeur, tantôt libraire à poste fixe ; vendant ici pour donner là-bas ; toujours plus ou moins suspect aux autorités du pays ; ayant su tromper les alcades et les alguazils catholiques ; protégé contre eux par la bienveillance des Bohémiens, des Juifs, de tous les mécréans enfin, ses alliés naturels ; protégé aussi, nous devons le dire, par la diplomatie anglaise, qui très volontiers vient au secours de ces aventuriers dévots, si facilement transformés en espions ou agens d'intrigues ; bref, menant une vie de hasards et de vagabondage dont la douteuse apparence laissait prise à tous les soupçons. Tel était notre pèlerin, tel il se montre sans crainte, et c'est justement sa franchise qui le sauve d'une interprétation malveillante, car la moindre réticence dans son récit, le moindre mystère jeté sur ses manœuvres errantes, ne nous eût pas permis d'entrer en communication avec lui. A moins de le considérer comme un Don-Quichotte évangélique, nous en serions réduits à ne voir en lui qu'un de ces agens inférieurs dont la police politique de la Grande-Bretagne a fait de tout temps un fréquent usage.

Les deux volumes que nous avons aujourd'hui sous les yeux, et dont la brusque terminaison semble réclamer une suite, renferment le récit de trois voyages, le premier entrepris en 1835, le dernier en 1838. Chaque fois Don Jorge, — ainsi l'appelaient les Espagnols, — suit un itinéraire différent ; mais chaque fois aussi Madrid est le centre de ses excursions, leur point de départ, et en quelque façon le quartier-général de cet humble conquérant. A Madrid, du reste, comme dans les campagnes, ce n'est point de la classe élevée qu'il recherche le commerce et les *tertulias*. Voyageur par essence, et dès-lors essentiellement curieux des différences de mœurs, il ne les cherche point dans les salons ou les châteaux, mais bien à la table des tavernes ou dans les groupes animés de la place publique.

(1) *La Bible en Espagne*, par Georges Borrow, traduit de l'anglais sur la troisième édition. — Paris, Amyot, 1845.

Lorsque sa mission l'exige, il ira bien frapper à la porte d'un palais, il abordera les ministres, et, par parenthèse, son portrait de Mendizabal n'est pas le plus mauvais du livre ; — il fera de la diplomatie plus ou moins habile avec les gens de bureau, les secrétaires intimes, les puissans de la terre ; mais s'il s'abandonne à ses goûts, c'est auprès des fontaines qu'il ira causer avec les *aguadores* de l'Asturie, près des corps-de-gardes, avec le *nacional* armé, qui chante, en s'accompagnant de la guitare, une *gachupla* bohémienne ; il aime le cabaret où s'assemble la *gente Rufanesca*, les *Torres* andalous, les mendians de la Manche. Une conversation avec Sevilla, le tueur de taureaux, lui plaît bien autrement qu'une audience du duc de Rivas ou d'Alcala Galiano : ceux-ci le reçoivent avec une politesse dont il a le secret, et l'enivrent de lieux-communs sonores ; celui-là, par ses civilités empathiques, son orgueil fanfaron, sa cordialité féroce, lui révèle, sous un de ses aspects les plus originaux, le pays qu'il est venu étudier.

Mais les bohémiens surtout conviennent à don Jorge. La connaissance qu'il a de leur idiôme l'affilie, quelque part qu'il soit, à leurs nomades tribus. Fatigué de sa route et encore loin de la *posada*, s'il voit flamber à la lisière d'un bois le feu de quelque bivouac établi par les *calores*, — s'il a besoin d'échanger sa monture épuisée contre un cheval frais, — si, pour traverser un district dangereux, il lui faut un guide fidèle, — la langue *calo*, comme le *Sésame*, ouvre-toi ! des contes arabes, lui donne à l'instant tout ce qui lui manque. Le gîte peut-être ne sera pas des plus confortables ; la monture, s'il n'y prend garde, aura bien quelques vices rédhibitoires ; le guide, sans le trahir, pourra l'exposer à de fâcheuses rencontres et le rendre suspect aux gens de police, qui sont, en Espagne, aussi dangereux que les voleurs eux-mêmes. Néanmoins, tous ces inconvéniens et bien d'autres seront compensés par l'intérêt romanesque, les incidens multipliés qu'une telle association jettera dans le voyage. Quo vaut la banale conversation de la diligence ou du bateau à vapeur, si on la compare aux entretiens de Borrow avec Antonio le Bohémien, tandis qu'ils traversaient ensemble les montagnes de l'Estramadure et de la Vieille-Castille.

Vrai gibier de galère et de potence, jadis soldat, puis contrebandier, puis voleur, Antonio avait plus d'une fois entendu les balles siffler à ses oreilles, plus d'un sabre avait menacé sa poitrine ; et s'il échappa toujours, soit aux *Gabinés* (Français), soit aux *sarucamollis* (douaniers), ce fut sans doute grâce à la toute-puissante influence de la pierre d'aimant (*bar-lachi*) qu'il portait dans les plis de sa *zamerra*. Il le croyait ainsi, du moins, et regardait tout autre passeport comme tout-à-fait superflu. N'avait-il pas, d'ailleurs, à chaque halte, sa maison de refuge, son hôtellerie ; et partout où l'appelaient les « affaires d'Egypte, ses amis, ses complices dévoués. »

Ce fut dans un *ker* de cette espèce, dans une grande maison délabrée du faubourg de Mérida, qu'il introduisit don Jorge, le caloré de Londres, après vingt-quatre heures de marche forcée. Noire était l'écurie, noire la grande salle à manger, seule pièce habitable de cet étrange séjour. Encore faut-il dire que l'air glacé de la nuit y pénétrait librement par les fenêtres sans carreaux. Quelques débris de colonnes y remplaçaient les chaises absentes, et pouvaient au besoin servir d'oreillers. De lit, pas ombre, et de table encore moins ; libre au voyageur transi de froid d'étendre sur le plancher sa mante humide et de se coucher sur des nattes près du brasier, dont les lueurs fantastiques éclairaient mal deux ou

trois formes humaines accroupies dans ces ténèbres.

C'étaient des femmes, — étrange compagnie pour un agent de la société biblique, — l'une vieille, horrible, à demi folle ; l'autre jeune et déjà mère ; la troisième, toute jeune fille, que sa grand-mère conçut le projet de donner pour femme à don Jorge. La proposition, si peu séduisante qu'on la puisse juger au premier aspect, avait son côté brillant. Tout d'abord, le mari de la petite Egyptienne n'aurait à s'inquiéter de rien et pouvait au besoin compter sur elle pour soutenir le ménage. — « Soyez tranquille, disait à Borrow la vieille Bohémienne, l'enfant se suffit à elle-même. Elle sait dire le *basi* (la bonne aventure) ; elle sait *hokkaiyar* (vendre à faux prix) ; elle sait voler. *Mo tenga usted ciudas*, n'ayez aucun souci. Menez-la seulement à *Madrilati* (à Madrid) ; elle y gagnera bientôt des trésors. Elle sera vêtue d'or et de soie ; vous aurez un beau cheval à queue noire, et quand vous aurez assez de trésors, vous reviendrez parmi nous, vivrez sans rien faire, comme un vrai roi. »

Tenté ou non par ces brillantes perspectives, il fallait bien se garder de les rejeter sans ménagemens. Elles viennent d'une redoutable mégère, qu'Antonio lui-même respectait, depuis qu'un jour elle l'avait à demi empoisonné. D'ailleurs, elle donnait à son futur petit-gendre un échantillon suffisant de ses terribles dispositions.

... « — Pourquoi, disait-elle, la chabi (l'enfant) ne traverserait-elle pas la mer ? Pourquoi n'irions-nous pas ensemble chez les Corahî (en Afrique) !... J'ai soixante-dix ans, et mon seul désir est d'aller mourir là-bas, dans cette terre où mes deux *roms* (maris) reposent déjà. Partez donc pour Madrilati, gagnez-y de l'argent, et revenez me chercher. Nous donnerons un banquet à tous les Busnés (chrétiens) de Merida ; je mêlerai une drogue à leur nourriture, et ils en crèveront tous comme des brebis empoisonnées !... Nous fuirons alors au pays des Maures... »

Il nous semble que de pareilles causeries, la nuit, à voix basse, près d'un brasier qui s'éteint ; le contact stérile de cette sorcière en haillons, ses accès de folie pendant lesquels tantôt elle riait d'un rire immodéré, tantôt les bras étendus, elle repoussait un ennemi invisible ; — les yeux ardents de la jeune Gatana fixés sur l'étranger qu'on voulait lui donner pour maître ; — les plaintes vagues de l'enfant endormi sur les genoux de sa mère ; — la respiration pénible du vieil Antonio, gisant à deux pas, et la main sur le manche de son couteau ; — pour peu que la nuit fût orageuse et fit craquer le toit démantelé ; — pour peu que les chevaux liennissent dans l'écurie, et qu'un bruit de pas dans la rue, éveillât le chien de garde, — il nous semble, et peut-être vous semblera-t-il aussi, que c'étaient là des scènes passablement lugubres.

Mais Borrow n'était pas homme à s'en effrayer. Du moins n'en parle-t-il jamais qu'avec la satisfaction intérieure d'un vrai *diletante*, pour qui ces situations excentriques n'avaient rien de particulièrement fâcheux, tout au contraire. Tout lui était spectacle, émotion, curiosité. Comme si la Bible eût été pour lui un *bar-lachi* souverain, un talisman protecteur, il se glissait volontiers partout où les plus intrépides ne se fussent aventurés qu'en tremblant.

Aussi, le lendemain de la révolution de la Granja, se trouvait-il à une fenêtre pour épier les progrès de l'émeute, avec le correspondant du *Morning Post*, et là, devant l'hôtel des Postes, il vit Quesada se précipiter, presque seul, au milieu d'une foule ennemie, comme